Ami du Clergé du 14 octobre 1937

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour le Jubilé Marial français. — III. La France, chevalier servant de Notre-Dame, 481. — IV. La France, fidèle à sa parole, 483.
Le mot du Pasteur. — LI. *23e Dim. après la Pentecôte :* La messe, sacrifice universel, 485. — LII. *Fête du Christ-Roi :* L'absence de la royauté du Christ, 486. — LIII. *Pour la Toussaint :* La leçon des saints à l'heure présente, 487.
Les Saints Patrons. — *S. Crépin et S. Crépinien, Patrons des cordonniers :* L'apostolat laïque, 489.
Sermons pour la Toussaint. — I. Nos devoirs envers les saints, 490. — II. Leçons de l'épître et de l'évangile, 493.
Pour prêcher sur l'Histoire Saint. — X. L'Exode, 495.

POUR LE JUBILE MARIAL FRANÇAIS

III

LA FRANCE, CHEVALIER SERVANT DE NOTRE-DAME

Mes frères,

Devoir de reconnaissance, la célébration du tricentenaire du vœu de Louis XIII est aussi pour nous un devoir de fidélité. Si Marie a aimé la France, et la première, la France aussi a aimé Marie, et de toute son âme. Sans chauvinisme, nous pouvons appeler notre pays le chevalier servant de Notre-Dame.

Nous manquerions à ce qu'il y a de plus pur, de plus lumineux, de plus chevaleresque dans nos traditions françaises, si ce cher anniversaire national de notre consécration à Marie n'était point pour nous l'occasion d'un hommage filial, enthousiaste, solennel, à la Vierge qu'ont tant aimée nos pères. L'amour de Notre-Dame fait partie du patrimoine français.

Tâchons de recréer autour de nous l'atmosphère de cette piété mariale séculaire. Evoquons ceux qui ont pétri ou manifesté la pensée et le cœur de la France, ses apôtres et ses artistes ; évoquons aussi ceux qui ont conduit ou accompli ses destinées : ses rois et son peuple. Il nous apparaîtra mieux et nous sentirons davantage que nous devons être des fils de la Vierge si nous voulons rester de vrais fils de France.

I. — *Ses apôtres et ses artistes*

En tête de ceux qui ont veillé sur le berceau de la nation, qui l'ont baptisée du baptême du Christ, qui ont formé son âme chrétienne, il faut inscrire S. Irénée, l'apôtre de Lyon, la primatiale des Gaules, aux côtés de S. Pothin, son premier évêque. Et S. Irénée, disciple de S. Polycarpe, disciple lui-même de S. Jean, est le descendant spirituel direct du Bien-aimé à qui Jésus mourant confia sa Mère et qui la reçut dans sa maison : « *Ecce filius tuus... ; accepit eam discipulus in sua.* »

Aussi fut-il auprès des Lyonnais le messager du Fils et de la Mère. La tradition veut qu'il ait exposé à leur vénération une image de Marie, comme S. Denis à Lutèce. L'histoire atteste, — car ses œuvres ne sont que la transcription de sa parole, — qu'il apporta aux Gaules la religion du Christ, Fils de la Vierge ; la nouvelle d'une rédemption par la passion de Jésus et la compassion de sa Mère ; le commandement de notre salut par les mérites du Sauveur et la médiation de Notre-Dame.

Fourvière dans le soleil au-dessus des brumes de la ville, Fourvière embrasée dans la nuit de la Nativité, Fourvière toute ruisselante des illuminations de l'Immaculée, c'est le plein épanouissement de la semence jetée dans le sol lyonnais par son apôtre de la première heure, S. Irénée.

Si S. Irénée résume en sa personne tous les premiers évangélisateurs des Gaules, en quelque sorte les Pères de notre Eglise, S. Bernard, lui, personnifie ses Docteurs.

Nommer S. Bernard, c'est nommer celui que les siècles appellent « le Chevalier de Notre-Dame ». « Bernard n'eût-il été que le prédicateur de la Vierge, il eût suffi de ce rôle pour inscrire son nom dans l'histoire... Le nom de Marie, prononcé par Bernard et par lui commenté, faisait vibrer le cœur des foules : elle devenait la toute belle, la toute pure, la toute proche des hommes en même temps que de Dieu. Plus il idéalisait cette figure, et plus il l'inclinait vers nos réelles détresses... La piété chrétienne, à son école, s'habituait à se tourner vers Marie comme vers l'aqueduc par lequel toutes les eaux du ciel viennent en nous, comme vers la fontaine qui avait enfin apporté au genre humain les torrents de la grâce, comme vers l'efficace médiatrice en qui ceux-là qui pouvaient trembler devant la majesté de Jésus n'avaient rien à redouter. La familiarité de la Vierge avec les âmes et des âmes avec la Vierge éclaire d'un sourire l'austère christianisme du moyen âge : ce sourire n'eut pas d'interprète plus exquis, plus séducteur, souvent plus poétique, que ce Bernard, que le moyen âge qualifiait de *Docteur melliflu*, pour rendre hommage à son éloquence [1]. »

Rome nous avait donné S. Irénée ; l'Espagne nous donna S. Dominique. A dater de 1206, Prouille devient tellement le centre de son action apostolique, que nous l'avons pour ainsi dire naturalisé Français. Avec ses Prêcheurs, il a mis dans nos mains le rosaire, la prière définitive à la Vierge, celle que les siècles et les peuples rediront indéfiniment. On ne prie plus sans le chapelet ; on ne peut plus s'en passer. Il est le missel de ceux qui ne savent pas lire et le thème des élans d'amour des plus hauts mystiques. Les chrétiens ont maintenant la formule *ne varietur* de leur amour pour la Vierge ; il faut dire davantage : de leur religion même par la médiation de Marie.

La preuve tangible que ces apôtres, ces docteurs, ces missionnaires, du plus illustre au plus humble, ont fini par marialiser, pour ainsi dire, l'âme française, c'est que, quand cette âme s'exprime dans les œuvres d'art de ses meilleurs génies, elle s'épanouit en une floraison de cathédrales, s'épanche en un lyrisme d'éloquence, s'exalte ou se confie en des poèmes innombrables en l'honneur et à la gloire de la Vierge.

Le moyen âge tisse sur le ciel de France la plus riche dentelle de pierre qui ait jamais paré un pays : nos cathédrales gothiques du XIIIe et du XIVe siècle. Les plus belles, celles que l'architecture suivante n'a ni dépassées, ni égalées, il les voue à la T. S. Vierge : Notre-Dame de Reims, de Paris, d'Amiens, de Char-

[1] G. Goyau, *Saint Bernard*, Paris, Flammarion, ch. VI.

tres, de Coutances, de Rouen. Il y en a trente-quatre ainsi sous son vocable sur notre terre de France. Michelet, dans un de ses bons jours, définissait le moyen âge : un acte de foi à la Vierge traduit en pierre, dans une pierre que les ymagiers et les peintres illuminent de vitraux qui racontent, dans le soleil, les mystères de Notre-Dame.

Pour interpréter ces poèmes de pierre et pour intensifier encore la dévotion qui les a inspirés, la voix des prédicateurs fait retentir nos églises des louanges de la Vierge. C'est une des gloires de la célèbre Université de la Sorbonne de s'être posée en champion des prérogatives de la Mère de Dieu et d'abord de son immaculée conception. Ceux dont elle a formé l'intelligence, diffusent à travers la France, et dans toutes les couches de la société, les enseignements de leur *Alma Mater*.

Cette prédication trouve un jour sa plus haute expression en Bossuet, l'illustration impérissable de la chaire française. Ses sermons élèvent, a-t-on dit, « un monument triomphal en l'honneur de l'humble Vierge de Nazareth [2]. » Il a mis au service de ses mystères et de sa dévotion sa science des Ecritures, son imagination puissante, sa foi ardente et éclairée, et une *Vie de la Sainte Vierge* extraite de ses œuvres ne mériterait pas moins de célébrité que ses *Oraisons funèbres*.

Au même siècle, Corneille, notre plus grand tragique avec Racine, comme Bossuet est notre plus grand orateur sacré avec Bourdaloue, traduit en vers français, ainsi qu'il fait l'*Imitation de Jésus-Christ*, les *Louanges de la Sainte Vierge* attribuées à S. Bonaventure. Il se limite à des traductions et à des paraphrases, dans un sentiment d'humilité. « Je suis si peu versé dans la théologie et dans la dévotion, écrit-il, que je n'ose me fier à moi-même quand il en faut parler... Peut-être Dieu l'a-t-il ainsi voulu pour me donner d'autant plus de quoi m'humilier devant lui, et rabattre cette vanité si naturelle à ceux qui se mêlent d'écrire, quand ils ont eu quelque succès avantageux. »

Mais il est dans la tradition française, inaugurée par le théâtre du moyen âge et le pauvre Villon, qui priait dans sa détresse :

> Dame du ciel, régente terrienne...,

et amplifiée depuis par Verlaine qui déclarait :

> Je ne veux plus aimer que ma mère Marie.

On a composé, sous le titre de *Louange à Notre-Dame*, un florilège de poèmes modernes en l'honneur de la Sainte Vierge. Mais la vie de Marie par les poètes de chez nous reste à faire, et sans doute on recule devant l'immensité de la tâche.

Vraiment, est-il, de par le globe, un pays dont la pensée et le cœur aient été ainsi tournés, tout au cours de son histoire, vers la Bénie entre toutes les femmes ?

II. — *Ses rois et son peuple*

Cette dévotion à Notre-Dame qui imprègne de son onction la religion française dans l'ordre de la pensée, nous la retrouvons sur le plan de l'activité publique, dans le gouvernement de nos rois et dans la vie de notre peuple.

Mérovingiens, Carolingiens, Capétiens : les trois grandes dynasties qui régnèrent successivement sur le pays, se ressemblent et se continuent dans le même amour de la Vierge. Clovis fait bâtir en l'honneur de Marie le sanctuaire qui deviendra un jour Notre-Dame de Strasbourg. Charlemagne lui élève la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, où il veut dormir son dernier sommeil, avec l'image de la Vierge posée sur sa poitrine. Louis XI, l'inlassable pèlerin des sanctuaires de Marie, lui reconstruit d'un seul jet la basilique de Cléry, en exécution de son vœu au siège de Dieppe ; il veut lui aussi qu'on y fixe sa dernière demeure ; il demande que son tombeau soit placé de biais vers la Madone du maître-autel.

Et n'allons pas voir dans ces fondations et ces dernières volontés de nos rois les seuls effets d'une piété privée qui n'engage pas le pays dont ils conduisent les destinées. L'image de Marie décore l'étendard de Charlemagne, ce qui est le signe même, demandé plus tard par le Sacré-Cœur, de l'hommage officiel de la nation. Et Strasbourg comme Cléry sont des *ex-voto* de victoires dont dépendit le sort même de la Gaule et de la France.

Aussi bien, nous avons un témoignage probant de cette reconnaissance pratique, par la royauté, de la souveraineté de Marie sur nous, bien avant même le vœu de Louis XIII, dans la frappe et la devise des vieilles monnaies françaises.

Battre monnaie, c'est le monopole de l'Etat, que ce monopole s'exerce en régie ou seulement sous le contrôle des pouvoirs publics. C'est donc un acte de gouvernement. La devise des monnaies a signification de symbole national au même titre que le drapeau a valeur d'emblème patriotique [3].

Or, si notre génération a encore lu le « *Dieu protège la France* » sur la tranche du louis d'or disparu, nos ancêtres, eux, ont connu sur les pièces de leur temps, des devises ou des scènes mariales. Les deniers de Pépin le Bref portaient ces mots : *Sancta Maria*, ou encore, en forme de croix : *Maria Virgo*. Au XVe siècle, on pouvait lire sur les pièces d'or le début de la Salutation angélique : *Ave Maria, gratia plena*. Sous Charles VI, on y voyait, encadrant l'écu de France, dominé par le mot *Ave*, la scène de l'Annonciation, que Jeanne d'Arc allait bientôt faire broder sur sa bannière [4]. Et si l'on veut bien se rappeler que primitivement le trésor de l'Etat était sous la surveillance de la reine [5], comme aujourd'hui l'avoir de la famille sous la surveillance de la mère, la France ne faisait-elle pas ainsi l'aveu de se considérer comme le Royaume de Marie ?

Par toutes ces manifestations officielles de dévotion à la T. S. Vierge, nos rois savaient qu'ils répondaient aux sentiments profonds de leur peuple.

Depuis le moyen âge, aucune dévotion qui soit plus profondément ancrée dans notre race. L'enseignement de S. Bernard, les mystères aux porches des églises, les *Miracles de Notre-Dame* ont enraciné dans l'âme de nos ancêtres une confiance illimitée en Marie, à telle enseigne que les rigides s'en scandalisent et en viendront un jour à publier les *Avis de la Vierge à ses dévots indiscrets*. Mais à cet âge de la vie, on ne se refait pas, et encore aujourd'hui,

[2] Mgr Marbeau, *Bossuet, La Sainte Vierge*, Avant-propos.

[3] Voir Camille Perreau, professeur à la Faculté de Droit de Paris, *Cours d'Economie politique*, Paris, 1925, t. I, p. 394.

[4] Voir dans la revue *L'Ecole*, août 1917, *La Sainte Vierge et les vieilles monnaies françaises* ; et en commentaire, les articles d'Henri Reverdy, dans la *Croix* : 2 juillet 1926, 13 juillet 1928, 3 mars 1933.

[5] Funck-Brentano, cité par Reverdy, *Croix* du 3 mars 1933.

pour nous tous, du plus humble au plus savant, la chère Madone reste la douceur, la clémence, la miséricorde, le refuge et la planche de salut, la mère à laquelle nous avons besoin de penser.

Français de ce temps, qui avez pris le goût des voyages, traversez-vous une province de France, au nord ou au sud, à l'est ou à l'ouest, qui ne possède son grand pèlerinage à Marie ? Vos journaux ne vous racontent-ils pas que les trains et les autocars y déversent périodiquement des foules ? Et ne voyez-vous pas, dans ces concentrations de toutes les extrémités d'un diocèse, de vraies manœuvres spirituelles, où se retrempe et s'entraîne l'âme chrétienne de nos populations ?

De Notre-Dame de Boulogne à Notre-Dame de la Garde, la Vierge déroule sa ceinture bleue sur nos côtes. De Notre-Dame de Lorette à Notre-Dame des Trois-Epis, par Notre-Dame de la Marne, elle jalonne la voie sacrée. De Notre-Dame de la Treille à Notre-Dame de Lourdes, et de Notre-Dame de Sion à Notre-Dame de Bon-Secours, elle dresse sur tout le territoire des phares de spiritualité.

Nous lui avons élevé dans toutes nos villes un sanctuaire, embrasé de cierges et de ferveur ; nous la rencontrons dans la rue, au-dessus d'une porte ou à l'angle d'une maison ; nous la retrouvons chez nous près du crucifix.

Notre vie se déroule sous le signe de la Vierge, des couleurs mariales de notre enfance au chapelet passé à nos doigts sur le lit mortuaire. Les meilleurs d'entre nous, nos élites, les vierges des cloîtres et les pionniers de l'évangélisation missionnaire, l'ont pour patronne et pour idéal. Les saints de chez nous furent de ses meilleurs serviteurs et de ses apôtres les plus ardents.

Vraiment, la France ne serait plus la France, sans sa dévotion à Marie.

* *

Ce qui donne à notre pays une certaine primauté, ce qui lui a valu l'admiration de tant d'étrangers, ce qui a permis au poète d'écrire :

Tout homme a deux pays, le sien et puis la France,

ce n'est pas seulement sa géographie physique, c'est encore et surtout qu'il représente une certaine fleur de civilisation, faite de justice, de charité, d'idéal, de loyauté, d'apostolat, de liberté.

Mais tout historien sans parti pris reconnaît aussi que cette civilisation lui vient de sa formation chrétienne, et qu'aujourd'hui encore elle s'en inspire, parfois à son insu.

Alors ne croyez-vous pas que notre civilisation est ce qu'elle est, — plus affinée, plus délicate, plus chevaleresque, — justement parce que notre religion a été une religion toute parfumée du culte de la Vierge, figure de pureté, incarnation de bonté, cœur de clémence et de miséricorde ?

Dans ces conditions, ce serait renier une des vertus foncières de l'âme française que d'abandonner la dévotion à Marie.

Célébrer le troisième centenaire du vœu de Louis XIII, renouveler notre acte d'obédience à Notre-Dame, nous montrer à nouveau et plus que jamais dans toute notre vie ses sujets loyaux et dévoués, c'est un devoir de fidélité à nos traditions les plus authentiques.

Et c'est pourquoi nous voulons y apporter toute la solennité, et mieux encore, toute la ferveur dont nous sommes capables. Ainsi soit-il.

IV

LA FRANCE, FIDELE A SA PAROLE

Mes frères,

Un troisième devoir nous commande la célébration du Tricentenaire du Vœu de Louis XIII : celui de *la Réparation.*

La France revendique, comme un de ses premiers titres de gloire, de tenir parole. Il est dans ses traditions de faire honneur à sa signature. Pour elle, contrats ou traités ne sont pas simples chiffons de papier.

Si les catholiques français ne marquaient point, par des solennités grandioses, leur Jubilé marial 1938, notre pays ne trahirait-il pas pratiquement son passé d'honneur ? Ne renierait-il pas sa parole? Ne prêterait-il pas le flanc à l'accusation de félonie?

Il est bien évident que dans le climat politique d'aujourd'hui, nous ne pouvons attendre du gouvernement un geste qui ratifie officiellement la donation de Louis XIII. Mais les catholiques français peuvent et doivent y suppléer.

Pour que ce devoir nous apparaisse plus clairement, voyons donc d'abord comment la France du passé a maintenu l'affirmation des droits de Marie sur nous, et ensuite comment la France du présent a le pouvoir d'empêcher que ces droits se prescrivent devant la carence des autorités publiques.

A nous d'établir la liaison entre la France d'hier et la France de demain.

I. — *Dans le passé*

Les successeurs de Louis XIII prirent au sérieux l'édit royal du 10 février 1638. Ils se sentirent liés par cet engagement de leur prédécesseur. Ils tinrent à s'y associer et à le renouveler solennellement.

Nous l'avons dit déjà, Louis XIV eut à cœur de compléter l'œuvre que la mort de son père laissait inachevée. Né l'année même du vœu de St-Germain-en-Laye et d'Abbeville, le 5 septembre 1638 ; redevable de sa naissance, après plus de vingt ans d'attente de toute la nation, aux prières, aux pèlerinages, aux largesses d'Anne d'Autriche et de Louis XIII à tant de sanctuaires de Marie ; surnommé tout de suite *Dieudonné* et reconnu publiquement comme tel par l'érection de l'église du Val-de-Grâce, il savait qu'il devait tout à la T. S. Vierge. Il fit élever l'autel majeur de Notre-Dame de Paris, promis par Louis XIII ; il remplaça la toile de Philippe de Champaigne par une *Pietà* de Coustou l'aîné, un des chefs-d'œuvre du sculpteur renommé; il prit part à la procession du vœu, ordonnée par son père.

Après son long et glorieux règne, qui attacha son nom à son siècle, l'année 1738 ramena le premier centenaire de la consécration royale de la France à Marie.

Louis XV, l'arrière-petit-fils de Louis XIV, n'est pas encore le roi scandaleux qui va conduire insensiblement la monarchie à sa ruine. De Compiègne, où il séjourne alors, il prescrit la célébration, dans tout le royaume, du glorieux centenaire, par une lettre qui est, comme l'édit de Louis XIII, une reconnaissance publique des droits de Dieu sur les sociétés et un hommage à la souveraineté de Marie sur la France. Et toute la nation, surtout le Nord, qui avait subi l'invasion pendant la dernière période de la

guerre de Trente ans, la période du vœu, accueille et exécute avec enthousiasme les décisions de Compiègne.

Evidemment, la Révolution va rompre cette belle continuité mariale de la France officielle. Le 14 août 1791, l'Assemblée Constituante rapporte l'édit de Louis XIII. A une heure de délire, la mascarade de la déesse Raison s'installera où régnait l'idéale figure de la Vierge très pure.

Mais ce n'est que l'éclipse passagère d'un moment de folie collective. Après la tourmente, Marie va recevoir à nouveau l'hommage de l'Empire et de la Monarchie restaurée. Et dans une France qui marche, non sans cahots, vers le régime démocratique, la fidélité du peuple chrétien au vœu de ses anciens rois pourra prendre valeur d'acte officiel.

C'est Napoléon consul qui rétablit l'Assomption comme fête légale, avant même que Napoléon empereur, en souvenir de son anniversaire, en fasse une fête nationale. Un événement nouveau s'attachait pour les Français à cette grande date mariale : la signature du Concordat, le baiser de paix de l'Eglise et de la France. Le pape Pie VII faisait écrire par le cardinal Caprara (1er mars 1806) : « Ce fut le 15 août, jour consacré à honorer la glorieuse Assomption de la Mère de Dieu, principale Patronne de la France, que fut enfin arrêté, d'un commun accord, et terminé aux applaudissements universels, le grand rétablissement de la religion catholique, sujet de notre joie et de notre allégresse... Afin de perpétuer le souvenir du rétablissement du culte catholique, le quinzième jour du mois d'août, consacré à honorer l'entrée triomphante de la Sainte Vierge dans le ciel, ne sera qu'une seule et même fête avec l'anniversaire du rétablissement de la religion catholique. La France rendra à Dieu chaque année, en ce jour, de solennelles actions de grâces, en mémoire de ce bienfait signalé. Pénétrés de ces sentiments de religion et de reconnaissance, Nous décrétons et ordonnons, d'autorité apostolique, qu'à l'avenir et à perpétuité, cet anniversaire sera uni à la fête de l'Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie. »

Sous la Restauration, c'est Louis XVIII qui demande (5 août 1814) le maintien ou le rétablissement de la procession du Vœu et la lecture, à la messe, de l'édit de Louis XIII ; et c'est Charles X qui fait inscrire sur le socle de la statue de Marie, portée en procession à Notre-Dame de Paris : « A la Vierge Mère, Charles X, roi très chrétien, imitant la piété de ses ancêtres, voue, dédie et consacre sa personne, son royaume, sa famille et son peuple. Année du Jubilé 15 août 1826. »

Sous le Second Empire, c'est Napoléon III qui renoue la tradition, momentanément interrompue encore une fois à la suite de la Révolution de 1830 (circulaire du 30 juillet 1853). Dans sa pensée, le 15 août, qu'il veut fête nationale, n'est pas seulement la Saint-Napoléon, puisqu'il demande des prières aux évêques. En termes plus vagues, mais pourtant intelligibles, il se souvient du Vœu et du Concordat, lui qui entend marquer par l'institution de cette fête « l'anniversaire consacré dans le cœur des populations par les pompes religieuses, les *traditions séculaires* et le souvenir *du plus grand bienfait que la France doive au Premier Consul.* »

Depuis, ce sont nos paroisses catholiques qui ont continué à processionner sur les routes ensoleillées du 15 août et de redire leur *Acte d'hommage* à Notre-Dame, Reine de France.

Comment ne pas admirer cette belle continuité de trois siècles d'histoire sous des régimes différents ! Il n'est pas question d'innocenter en bloc rois et empereurs, un Louis XV et un Napoléon. Mais il faut reconnaître qu'ils ont fait leur métier de rois « très chrétiens » et de chefs de « la Fille aînée de l'Eglise » : ils ont tenu la parole donnée.

II. — *Dans le présent*

Pour la gloire de Marie, pour l'honneur du nom français, pour gage d'une ère nouvelle par le règne du Christ, quel cœur catholique de chez nous n'aurait souhaité, en cette année jubilaire du vœu de Louis XIII, un geste des pouvoirs publics qui signifiât que la France n'oublie pas ?

Des événements récents, comme la légation triomphale de S. Em. le Cardinal Pacelli, Secrétaire d'Etat du Pape, aux fêtes de Lisieux, montrent assez nettement une mentalité nouvelle des sphères officielles, continuant implicitement notre passé chrétien, et font entrevoir des possibilités à venir. Néanmoins, nous ne pouvons espérer, pour le moment, une autre forme de fidélité au passé religieux de la France. Le gouvernement de la Victoire, pressenti, croyait devoir décliner sa présence au *Te Deum* de Notre-Dame, qui aurait pourtant recueilli l'approbation presque unanime du pays. Le gouvernement d'aujourd'hui n'est pas moins prisonnier de la neutralité de sa législation.

Et c'est pourquoi s'impose aux catholiques français le devoir de suppléer à cette carence officielle.

Le pouvons-nous ? — Sans aucun doute.

Nous vivons en régime démocratique où la volonté de la foule est censée faire loi. Le gouvernement actuel n'oppose-t-il pas à ses adversaires toujours la même raison de la légitimité de sa politique, de ses droits à l'imposer, de sa force à tenir : ce verdict des masses qui l'a porté au pouvoir ? Il répète sur tous les tons la réponse de Mirabeau au marquis de Dreux-Brézé : « Nous sommes ici par la volonté du peuple... »

Or les catholiques comptent encore en France. Sur ses 41.835.000 habitants, sinon les pratiquants, du moins les baptisés, forment encore la majorité. Et ce n'est pas une masse informe, mais une Eglise vivante, organisée, hiérarchisée.

Et un esprit profondément chrétien l'anime. La preuve en est dans la survivance de sa foi et de sa pratique religieuse au travers de la persécution ; dans la floraison magnifique de ses œuvres dans tous les domaines de l'instruction, de la charité, du travail ; dans la fécondité de sa foi qui donne aujourd'hui encore à l'Eglise le plus fort contingent de ses missionnaires et sa plus riche parure de saints. C'est si vrai que notre situation fait l'étonnement de l'étranger et présente en effet un caractère paradoxal : celui d'un peuple catholique à gouvernement areligieux.

Que l'annonce du jubilé 1937-1938 retentisse dans toutes les paroisses de France ; qu'il rassemble, dans un enthousiaste élan d'hommage, de reconnaissance, de réparation, tous les catholiques ; que çà et là des manifestations grandioses en portent l'écho aux plus indifférents : ne croyez-vous pas qu'il y aurait dans ce mouvement une sorte de plébiscite, qu'il prendrait valeur d'acte national, qu'il renouvellerait, aussi bien et mieux qu'un décret ou un texte législatif, le vœu de Louis XIII ? C'est dans la logique des

principes démocratiques dont se prévalent nos représentants. En tout cas, il ne vaudrait pas moins devant la Vierge qui accepterait et récompenserait, dans cette acclamation, l'hommage de son royaume.

Et elles ne sont pas si rares les communes de chez nous où les autorités civiles pourraient se faire les interprètes et les mandataires, devant Notre-Dame de France, des sentiments de vénération et de confiance de ceux qui les ont élus. Dans certaines provinces, demeurées presque entièrement pratiquantes, on a vu, en ces dernières années, des maires, ceints de leur écharpe, entourés de leur Conseil, consacrer publiquement leur commune au Sacré-Cœur. Pourquoi le renouvellement du vœu de Louis XIII par les autorités ne constituerait-il pas, dans nos paroisses chrétiennes, la clôture solennelle des exercices du Jubilé ? Devant l'étranger et devant la nation, de telles manifestations multipliées seraient significatives, un peu comme les vœux des Conseils généraux sur les grands problèmes en cours.

De toute façon, en dehors même de ces démonstrations officielles, les catholiques de France n'ont pas perdu le sens de la fidélité ni le sentiment de l'honneur. Partout ils répondront à l'appel de leur Chef, le Souverain Pontife, pour renouer leur séculaire alliance avec Marie. Ils lui rediront la prière de notre liturgie :

Te nos semper amabimus,
Tu nos semper ama.

« Nous promettons de vous aimer toujours. Que toujours vous nous aimiez, ô Notre-Dame ! »

* *

Dans le décret du 1er mars 1806, par lequel le pape Pie VII manifestait sa volonté d'attacher, en France, à la fête de l'Assomption le souvenir du Concordat, le cardinal Caprara écrivait : « Si, au retour de ces fêtes, le citoyen demande au prêtre, l'enfant aux auteurs de ses jours : « Qu'est-ce donc que cette solennité ? » que le prêtre réponde au citoyen, que les pères et les mères disent à leurs enfants : « Ah ! c'est que la religion de nos pères avait souffert de grands maux, qu'elle était menacée de fléaux plus grands encore et que le Seigneur nous en a délivrés. » S'ils leur demandent : « Pourquoi ces cérémonies ? » qu'ils répondent : « C'est que nous avons passé par les eaux de la tribulation et que nous n'avons pas été submergés par la tempête. »

Par toute la France de 1937-1938, organisons de telles manifestations en l'honneur de la Vierge, que tous, même les plus indifférents, s'en émeuvent, interrogent, et apprennent que nous avons été et que nous demeurons le royaume de Marie. Ainsi soit-il.

LE MOT DU PASTEUR

LI

23e Dimanche après la Pentecôte

LA MESSE, SACRIFICE UNIVERSEL

Mes frères,

Je vous disais, en terminant notre dernier entretien, que les sacrifices antiques étaient impuissants à rendre à Dieu le culte qui lui est dû. C'est pourquoi Notre-Seigneur s'est présenté à son Père en lui disant : « Vous n'avez voulu ni sacrifices ni oblations, vous n'avez agréé ni holocaustes ni sacrifices pour le péché ; alors j'ai dit : Me voici ! je viens, ô mon Dieu, pour faire votre volonté. » (Hébr., x, 8-9).

Ce parfait sacrifice d'adoration, d'expiation, de demande et d'action de grâces que Dieu réclamait, Jésus l'a offert à son Père en s'immolant lui-même et en mourant sur la croix.

Mais ce sacrifice de la croix qui mettait fin à tous les sacrifices anciens et duquel ceux-ci tenaient par avance leur efficacité, Jésus ne l'a offert qu'une fois et il n'a duré que quelques heures. Or le sacrifice est l'acte essentiel de toute religion. Quel sera donc le sacrifice sous la nouvelle Loi que Notre-Seigneur est venu promulguer ? Ce sera toujours le sacrifice de la croix, mais reproduit, continué par le sacrifice de la messe que le divin Prêtre a offert, le premier, le Jeudi Saint, et qu'il chargea ses apôtres et tous les prêtres de la Loi nouvelle d'offrir en tous lieux jusqu'à la fin des temps, à toute heure du jour, pour tous les besoins et en faveur de tous les membres de la Sainte Eglise. Ce sacrifice est bien le sacrifice unique et universel annoncé par le prophète Malachie lorsqu'il disait : « *In omni loco offertur et sacrificatur nomini meo oblatio munda.* »

I. — *Offert en tous lieux*

Ce sacrifice est universel, d'abord parce qu'il est offert en tous lieux.

Partout où s'étend l'Eglise de Jésus-Christ, partout où son nom est connu et adoré, sa religion pratiquée, des prêtres consacrés par la même onction, héritiers du même pouvoir, revêtus du même caractère adressent à Dieu les mêmes supplications, lui font la même offrande et versent pour l'apaiser le sang de la même Victime. Quelque différents que soient les peuples par la diversité des climats, des lois ou des caractères, s'ils sont catholiques, l'acte principal de leur religion est le sacrifice de la messe. Parcourez l'Europe, passez l'Océan et allez jusque dans la lointaine Amérique, poussez plus loin encore et pénétrez jusqu'en Extrême-Orient, entrez dans une église catholique : en toutes vous trouverez un autel partout à peu près semblable à cet autel, un prêtre parlant partout le même langage, revêtu des mêmes ornements, s'acquittant des mêmes cérémonies, faisant descendre du ciel sur l'autel la même Victime.

Mais, sans aller si loin, allez seulement à Lourdes, ce rendez-vous du monde catholique : vous y verrez un spectacle analogue à celui que vit en esprit S. Jean dans l'île de Pathmos, lorsqu'il entendit une multitude innombrable, quoique de nations différentes, parler le même langage, chanter le même cantique, entourer le même autel en s'écriant : « Saint, saint, saint est le Dieu des armées ! Honneur, gloire et puissance à Celui qui règne au plus haut des cieux et à l'Agneau qui s'immole pour le salut de son peuple ! »

Et précisément parce qu'il est offert en tous lieux, le sacrifice de la messe est offert à toute heure du jour et de la nuit. La diversité des méridiens, l'évolution de la terre tournant sur elle-même en vingt-quatre heures et présentant successivement ses différentes régions à la lumière du soleil, semblent n'avoir été voulues par Dieu que pour perpétuer l'adorable sacrifice de la messe. Il est offert ici ou là sans aucune interruption ni aucun repos, de sorte que l'Eglise de la terre comme celle du ciel redit sans cesse, redit sans fin, que la vertu, la force, la puis-

sance appartiennent à notre Dieu et à la sainte Victime qui repose sur l'autel.

II. — *Offert dans tous les temps*

Universel parce qu'il est offert en tous lieux, le saint sacrifice l'est également parce qu'il l'a été et le sera dans tous les temps.

Depuis que Jésus-Christ a donné ce précepte à ses apôtres : « Faites ceci en mémoire de moi, » le Précieux Sang répandu sur le Calvaire n'a pas cessé de couler sur nos autels. S. Paul nous déclare que les apôtres et les premiers chrétiens « persévéraient dans la fraction du pain, » c'est-à-dire l'offrande du saint sacrifice. On l'offre dans les catacombes ; les martyrs, comme le prêtre S. Lucien, l'offrent dans les prisons. Même dans les périodes les plus sombres de l'histoire de l'Eglise, on l'offrira, s'il le faut, dans les caves, les granges ou les greniers, on l'offrira dans la secrète profondeur des forêts ou de grottes dissimulées ; mais il ne cessera pas d'être offert.

Et il en sera ainsi jusqu'à la fin des temps. L'Eglise pourra faire céder ses plus saints usages aux circonstances et aux temps ; elle abolira dans un siècle ce qu'elle aura observé religieusement dans un autre, parce que les besoins ou les dispositions de ses enfants ne seront plus les mêmes; mais toujours fidèle à la consigne de son divin Fondateur, jamais elle ne changera l'essence du sacrifice qu'il a institué et qu'il l'a chargée d'offrir, et loin de le supprimer, elle ne voudra même pas modifier les cérémonies ou les prières qui l'accompagnent.

III. — *Offert pour tous les besoins*

Le sacrifice de la messe est universel en troisième lieu, parce qu'il est offert pour tous nos besoins.

Voulons-nous adorer Dieu comme c'est notre devoir ? Qui peut mieux le faire que Jésus-Christ sur l'autel ? L'hommage qu'il rend à son Père n'est-il pas infini et en tout proportionné à la dignité de celui-ci ?

Voulons-nous obtenir le pardon de nos fautes ? Nous ne saurions, pour les expier, offrir une victime plus agréable à Dieu que l'adorable Victime du Calvaire, qui à tout instant renouvelle sur l'autel son sacrifice propitiatoire.

Voulons-nous remercier Dieu de ses bienfaits ? Le sacrifice eucharistique n'est-il point par excellence, comme son nom l'indique, le sacrifice de l'action de grâces ?

Voulons-nous enfin solliciter de nouveaux bienfaits de la miséricorde divine ? A quel avocat plus puissant pourrions-nous recourir qu'à Celui qui a dit : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, vous l'obtiendrez » ? S'il est monté au ciel pour y être notre intercesseur près de son Père, n'est-ce pas pour cela aussi qu'il demeure sur nos autels et dans nos tabernacles ?

IV. — *Offert pour tous les membres de l'Eglise*

Le sacrifice de la messe est universel, enfin, parce qu'il est offert pour tous les membres de l'Eglise.

Il l'est pour tous les membres de l'Eglise militante. C'est en lui que le prêtre trouve l'esprit du sacerdoce, le soldat la force dans les combats, les chefs de peuples la sagesse du gouvernement, le magistrat le sentiment de la justice, le négociant la droiture et la probité, l'artisan l'activité et la patience, les époux l'affection réciproque et la fidélité, le père et la mère la vigilance et le dévouement, l'enfant la docilité, la vierge le vin qui fait germer en elle la pureté et la modestie chrétienne.

Il est offert encore pour tous les membres de l'Eglise triomphante. Aussi la divine Victime immolée sur l'autel est-elle appelée le Pain des anges, le Froment des élus, parce que ceux-ci sont rassasiés dans le ciel du Pain qui nous soutient ici-bas ; parce qu'ils participent sans interruption au festin qui est notre consolation dans cette vallée de larmes. Toutes les fois que l'Eglise offre le saint sacrifice de la messe, le parfum de cette oblation monte jusqu'au ciel, et en même temps qu'elle honore Dieu, elle réjouit les saints, augmente leur bonheur et ajoute à leur gloire.

Enfin, et c'est le plus souvent, le saint sacrifice de la messe est offert pour tous les membres de l'Eglise souffrante. Privés de la consolation de l'offrir avec nous, ils ne le sont pas du fruit de cette oblation salutaire. Tous les jours le sang coule de nos autels jusqu'au lieu de leur expiation : à tous les instants, des âmes purifiées par ce sang rédempteur s'envolent vers leur éternel repos, et celles que la main de Dieu retient encore captives ne cessent de crier vers nous : « O vous nos amis et nos proches, ayez pitié de nous ! *Miseremini mei, saltem vos amici mei.* » A l'approche de la Toussaint, en particulier, comme jadis sainte Monique mourante à son fils S. Augustin, elles nous disent : « Souvenez-vous de nous au saint autel ! » Ecoutons-les, m. f., et procurons-leur abondamment les fruits du saint sacrifice.

* *

En cette journée missionnaire, n'oubliez pas, m. f., d'offrir une part de ce divin sacrifice également pour d'autres âmes plongées elles aussi dans les ténèbres de la mort, je veux dire pour les pauvres païens qui ne connaissent encore pas Jésus-Christ ni son sacrifice rédempteur. Prions pour que les missionnaires pénètrent jusqu'en leurs régions, y plantent la croix et dressent des autels autour desquels ces pauvres infidèles convertis viendront s'agenouiller. Et qu'ainsi soit de plus en plus vraie la parole du prophète Malachie : « Voilà qu'en tout lieu le saint sacrifice, l'Hostie Sainte, la divine Victime est offerte pour le salut du monde. » Ainsi soit-il.

LII

Fête du Christ-Roi

L'ABSENCE DE LA ROYAUTÉ DU CHRIST

Mes bien chers frères,

Comme de tous les actes solennels accomplis sous son Pontificat, on peut dire que l'institution de cette fête par S. S. Pie XI est vraiment providentielle.

En quel temps le règne du Christ fut-il plus nécessaire et plus urgent ?

On a voulu le détruire ; on essaie d'achever, hélas ! cette destruction. Qu'arrive-t-il ? Mais tout bonnement ce qui devait arriver. Sous l'empire du matérialisme qui empoisonne toutes les classes de la société, l'humanité retourne au paganisme et en adopte toutes les turpitudes et tous les vices. On ne veut plus d'autorité, pas plus temporelle que spirituelle ; on ne veut être bridé par rien ni personne. On finit même — signe évident de décadence — par ne plus voir le mal là où il est incontestablement, par s'y

habituer, par le considérer comme tout naturel et par trouver gênants, étrangement rétrogrades, ceux qui essaient de serrer les freins sur cette glissade dans la fange et de ramener les âmes à la Lumière, au Bien.

Le Pape écrivait, il n'y a pas longtemps, que notre époque ressemblait à celle qui a précédé et causé le Déluge.

On est bien obligé d'avouer qu'il avait raison, si l'on regarde tant d'individus et leur égoïsme sensuel, tant de foyers et leur immoralité stérilisante, tant de nations et leurs ambitions dangereuses, la société et ses appétits dégradants.

Je ne me dédis pas : de plus en plus, c'est le Christ qui manque au monde.

Qu'on le veuille ou non, il en est ainsi ; et, m. f., ce qu'il y a de triste et de terrible, c'est qu'on ne veut pas le voir ; — ou c'est que, si on le voit, on ne veut pas se décider à agir en conséquence...

Voilà pourquoi tant de problèmes, dont la gravité fait frémir, ne trouvent pas de solutions.

Voilà pourquoi le monde, sans assise, menace de s'écrouler dans la boue ou dans le sang, et qui sait? peut-être à la fois dans la boue et dans le sang.

Ah ! quelle responsabilité pèse sur les épaules des hommes qui, par leurs doctrines destructives, ont arraché la foi au cœur des masses ! Qu'ils sont coupables d'avoir, de la société, chassé le Christ, qui des deux bras étendus sur sa croix appelait le monde, le monde entier, tous les individus et toutes les nations, à l'amour, à la paix, et à l'espérance !

* *

On se plaint que la famille soit corrompue et que les berceaux y soient vides? Qu'il n'y ait même plus au foyer de place pour les berceaux ? — Mais qui donc l'a voulu, sinon ceux qui ont prêché le paradis sur la terre, par la cupidité et le plaisir ?

On se plaint de la crise économique, si angoissante et persistante, qui risque, à la ville et à la campagne, de plonger le grand nombre dans la misère ? — Mais qui donc l'a voulue, sinon ceux qui se sont moqués de la vieille morale de nos pères, ont détraqué les consciences et détruit dans les âmes ces belles et nécessaires vertus d'humilité, d'abnégation, de mortification ?

On se plaint que la paix soit menacée et que l'univers, à nouveau, risque d'être plongé dans les horreurs de la guerre ? — Mais à qui la faute, sinon à ceux qui ont éteint dans l'âme des peuples la divine Charité ?

La grandeur de la famille, sa beauté et sa solidité, c'est le Christ qui les a fondées sur des assises inébranlables : « Ils seront deux dans une seule chair... Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni... Bienheureux les purs ! »

L'humilité, l'abnégation, la lumière pour les consciences, c'est Lui encore qui les a apportées à la terre : « Apprenez de moi que je suis doux et humble !... Renoncez-vous vous-mêmes !... Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît... Dieu, qui voit dans le secret, vous le rendra ! »

La paix, la divine Charité, la fraternité humaine, on ne savait pas ce que c'était avant Lui. On était Juif, on était Grec, on était Romain ; les autres, c'étaient les Gentils, les Barbares, que l'on haïssait et qu'il fallait combattre. Lui, il est venu, et déjà au-dessus de son berceau les anges chantaient : « Paix aux hommes ! » Et il dit, plus tard : « Je suis venu apporter la paix au monde... Je vous donne ma paix. » Et il dit : « Demeurez dans mon amour... Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. » Et il dit : « Bienheureux les pacifiques ! » Et l'un de ses derniers mots, son mot de prédilection après sa victoire sur la mort, fut celui-ci : « Paix !... Paix !... Que la paix soit avec vous ! »

* *

Tout cela qu'il disait quand il passait par nos chemins, l'Eglise, son Eglise, mandatée par lui, n'a cessé de le répéter depuis vingt siècles. Dernièrement encore le Pape glorieusement régnant l'enseignait en des Lettres solennelles, qui ont fait du bruit dans l'univers, catholique ou incroyant.

Ah ! puissent-elles ne pas faire que du bruit, n'être pas seulement la voix qui crie dans le désert, mais forcer les hommes à réfléchir et à se convertir !

Nous autres, qui sommes du Christ, nous autres, fils de l'Eglise, nous devrions être en tête du mouvement d'ascension vers les hautes cimes de l'idéal chrétien...

Seulement, voilà... Voulez-vous que je vous dise ? Catholiques, nous ne sommes pas assez chrétiens. On peut, à trop juste titre et trop souvent, nous reprocher d'être et d'agir comme ceux qui ne le sont pas. Si nous, rien que nous, si nous pratiquions notre saint Evangile intégralement, du matin au soir, dans toute notre vie, privée et publique, individuelle, familiale, sociale, nationale, nous renouvellerions vite la face de la terre !...

Soyons donc chrétiens, m. f., de vrais sujets du Christ qui nous tend les bras, qui nous ouvre son cœur, qui nous offre sa croix pour nous consoler, sa vérité pour nous éclairer, son Eucharistie pour nous fortifier, sa grâce pour nous soutenir, et, au bout de la course, son beau ciel pour nous récompenser. Ainsi soit-il.

LIII

Pour la Toussaint

LA LEÇON DES SAINTS A L'HEURE PRÉSENTE

Mes frères,

Il y a un an, les Eminentissimes Cardinaux français ont adressé à tous les catholiques de notre pays une lettre dans laquelle ils rappellent les raisons de l'inquiétude et de l'angoisse qui étreignent toutes les âmes : la lutte fratricide de l'Espagne, les incidents intérieurs qui se multiplient et semblent secouer les fondements de notre civilisation, la crise économique qui sème partout la misère, le spectre menaçant de la guerre étrangère.

Notre pays, disent-ils, a connu peu d'heures aussi graves.

Et ces événements douloureux et troublants ont leur cause dans l'athéisme pratique qui a chassé Dieu de notre vie nationale.

Cela est si vrai que ceux-là même qui sont responsables de cet état de choses, laissent échapper de leurs lèvres ce cri : « Qu'on nous redonne les forces morales, ou nous allons aux abîmes ! »

Eh bien ! m. f., l'appel des Cardinaux français qui supplient le pays de revenir à la vie chrétienne n'est que l'écho de la grande leçon que nous donnent aujourd'hui les saints triomphants dans le ciel.

I

1. Les maux dont nous souffrons ont une origine morale. Tout le monde l'avoue. Cette origine, c'est

la doctrine matérialiste qui enseigne que dans les êtres et par conséquent dans l'homme, tout est matière. La vie, la sensibilité, l'intelligence, la pensée ne procèdent que d'un mouvement de la matière.

De cette théorie erronée découlent des conclusions logiques.

Si l'homme est un être uniquement matériel, sa vie se termine avec la décomposition de son corps : tout finit à la mort.

Si l'homme est un être uniquement matériel, il n'est qu'un animal supérieur dans l'ordre de la création, il n'a pas d'âme.

Et si l'esprit immortel qui nous anime est un leurre, pourquoi l'Esprit éternel serait-il une réalité?

La doctrine matérialiste, en affirmant que Dieu n'existe pas, qu'il n'est qu'une invention humaine, affirme par là-même que la religion n'est qu'une illusion, une pure fantaisie, une création aimable pour les enfants et les femmes. Donc, la religion est inutile ; bien plus, elle est nuisible, puisqu'elle gêne la liberté et met une entrave à la satisfaction de tous les appétits de la matière. Selon le mot de Lénine, toute idée religieuse est une abomination.

2. A cette doctrine matérialiste, m. f., les saints opposent la doctrine spiritualiste.

Au cours de leur vie terrestre, ils ont entendu la voix de l'impiété leur crier : « Le ciel est vide, il n'y a point de Dieu ! »

Mais ils ont entendu également et ils ont écouté la grande voix de l'univers qui proclame l'existence d'un Créateur tout-puissant, intelligent et sage.

Ils ont entendu la voix intime de la conscience qui réclame la récompense du bien et le châtiment du mal par un Juge souverain que les hommes ne peuvent pas corrompre.

Ils ont entendu la voix très douce de leur cœur, jamais satisfait dans la réalisation de ses désirs, toujours à la recherche de nouvelles beautés, de nouvelles jouissances, aspirant à un bonheur infini que la terre lui refuse obstinément. Et cette voix leur a dit de lever leurs regards au delà des limites terrestres.

Les saints ont senti, ont compris, que leur humanité n'était pas seulement cette pauvre loque charnelle qui se débat contre la faim, le froid, la maladie, la misère, les passions intérieures ; mais que ce corps de mort était spiritualisé par une âme qui pense, qui aime, qui élève la vie vers des sphères supérieures, qui la soutient, l'encourage aux heures sombres et la porte par instinct vers Dieu. Ils ont compris que Dieu, dans sa perfection infinie, ne peut pas ne pas aimer sa créature, et dans sa bonté lui fera partager son bonheur.

II

1. En faussant les esprits, la doctrine matérialiste a nécessairement faussé les consciences et a engendré une doctrine de haine entre les hommes.

Puisque la vie toute entière est circonscrite dans le moment présent, toutes les aspirations du cœur humain doivent être satisfaites dès maintenant et, parmi elles, la course au bonheur tient la plus grande place ; et à cause de cela, chez un trop grand nombre, on ne trouve plus la notion du devoir, ni la conscience professionnelle.

Les principes naturels du droit à la propriété, du droit à la liberté, du respect de la parole donnée et même de sa signature, tout cela paraît aujourd'hui bien « vieux jeu ». Ce sont des principes périmés, des préjugés qui doivent faire place à un ordre nouveau.

Le 23 octobre 1936, le cardinal Liénart, évêque de Lille, a dit : « Plus nombreuses sont chaque année les jeunes générations formées à l'école du matérialisme athée. Elles viennent avec leurs passions, leurs désirs de jouir de la vie présente. Elles trouvent le chômage et la pauvreté. Elles voient ceux qui possèdent, qui commandent. Elles éprouvent l'envie, la haine et elles réclament, au besoin par la violence, le pouvoir et les biens de ce monde. »

Et il ajoute : « Ne nous étonnons pas si elles sont activement révolutionnaires, ni si leur athéisme est devenu militant, car la religion, qui n'a pas de place dans leur esprit, leur apparaît puissante et dangereuse par la barrière morale qu'elle dresse devant leurs passions déchaînées. »

2. M. f., à cette doctrine de haine, à cette lutte de classes, les Saints opposent la doctrine de la charité qui a été la règle pratique de toute leur vie.

Et cette doctrine, ils l'ont trouvée toute entière dans la parole du Sauveur : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de toute ton âme, de toutes tes forces, et tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

Cet amour de Dieu, m. f., il s'est manifesté dans la vie des saints par l'accomplissement du devoir journalier.

Si, aujourd'hui, on se plaint de la disparition de la conscience, on pourrait dire que c'est par la délicatesse de la conscience que les saints ont été remarquables.

Que le devoir se soit présenté à eux dans les austérités de la pénitence, dans les labeurs d'un pénible apostolat, ou dans la monotonie d'une vie sans éclat, tous ont considéré ce devoir comme l'expression de la volonté divine. Ils l'ont accepté, ils l'ont accompli, ils l'ont aimé par amour de Dieu.

Et cet amour divin qui remplissait leurs âmes, les a tout naturellement portés à aimer leurs frères. Ils ont mis en pratique la parole de S. Jean : « Un homme qui a les biens de ce monde et qui voyant son frère dans la détresse lui ferme son cœur, comment la charité de Dieu demeure-t-elle en lui ? Mes petits enfants, n'aimons pas en paroles, mais en actions et en vérité. »

C'est cet amour du prochain qui a fait naître toutes les œuvres admirables de dévouement par lesquelles les Saints ont cherché non pas ce qui divise, mais ce qui unit.

Et c'est dans la foi, dans l'amour de Dieu et du prochain, que toutes les classes sociales peuvent se rencontrer, non seulement sans heurts, mais dans l'unité parfaite des enfants de Dieu.

III

Enfin, m. f., en détruisant l'idée de Dieu dans les individus et dans la famille, en excitant la haine dans les esprits et dans les cœurs, on amène très facilement l'homme à croire que le redressement social ne peut s'opérer que par la révolution, et alors l'homme met toute son espérance dans « le Grand Soir ».

Mais la révolution aboutit toujours à un drame d'horreur et de bestialité, comme celui qui se joue depuis des mois dans la malheureuse Espagne.

Au lieu d'espérer dans le Grand Soir, les Saints ont espéré dans la grande lumière du Christ, et c'est en elle qu'ils ont trouvé la source du bonheur pour la vie présente et future.

En définitive, l'histoire actuelle du monde se ré-

sume en un duel grandiose entre communisme et christianisme.

A l'exemple des Saints, allons chercher la lumière du Christ là où elle est : dans les enseignements de son Evangile et de son Eglise.

Puis, cette lumière, faisons-la briller autour de nous par une influence vraiment chrétienne, et pour cela commençons par nous réformer nous-mêmes pour devenir les témoins authentiques de notre foi. Travaillons à rechristianiser la France et à lui rendre ses forces morales.

Pour cela, comme le réclamait la lettre de nos Cardinaux, il faut élever les enfants dans la chaude et pieuse atmosphère du Bon Dieu et l'amour de la religion. Il faut rendre au foyer son unité et son indissolubilité. Il faut redonner aux relations humaines la fraternité chrétienne, faire pénétrer les enseignements sociaux de l'Eglise dans le domaine du travail, et ramener dans les relations des peuples le culte de la justice, l'amour de la charité et l'universel souci de la paix.

* *

Et puisque cela, m. f., ne peut se réaliser qu'avec Dieu, que nos prières montent aujourd'hui vers le ciel, et que tous les grands Saints de la France, S. Remy, S. Martin, S. Hilaire, S. Aignan, S. Louis, S. Vincent de Paul, sainte Geneviève, sainte Jeanne d'Arc, le saint Curé d'Ars, sainte Thérèse de Lisieux, et tous les autres, intercèdent pour nous !

Que nos prières soient ardentes, que nos exemples soient entraînants, et que nos efforts tendent à réaliser cette union des esprits et des cœurs qui seule peut sauver la France et avec elle le monde ! Ainsi soit-il.

LES SAINTS PATRONS

S. Crépin et S. Crépinien, Patrons des cordonniers (25 octobre)

L'APOSTOLAT LAÏQUE

Mes frères,

Le Souverain Pontife, et avec lui nos évêques, ne cessent de recommander la collaboration des laïcs chrétiens à l'œuvre d'apostolat du clergé. C'est une des plus pressantes nécessités de notre temps. Le clergé ne peut pas pénétrer dans le milieu où passent leur vie quantité de travailleurs ; il est donc absolument nécessaire qu'il soit remplacé par des apôtres laïcs qui auront à cœur de ramener au Christ leurs frères de labeur.

Cette doctrine n'est pas nouvelle ; elle est aussi vieille que le précepte de la charité qui nous ordonne d'aimer notre prochain comme nous-même, par conséquent de travailler à son salut comme au nôtre. La pratique surtout de cette doctrine ne date pas d'aujourd'hui ; nous en avons la preuve dans la belle vie des SS. Crépin et Crépinien, que les cordonniers et autres ouvriers du cuir honorent avec raison comme leurs patrons.

I. — *Leur apostolat discret et efficace*

Ces deux saints étaient frères par le sang. Nés à Rome de parents distingués par leur noblesse et davantage encore, sans doute, par leur foi chrétienne, ils quittèrent cette ville pour venir en Gaule faire connaître Jésus-Christ. Y venaient-ils d'eux-mêmes ou envoyés par le Souverain Pontife, l'histoire ne le dit pas ; mais il est certain qu'ils ne s'en allèrent pas de Rome sans avoir reçu les encouragements et les bénédictions du Chef de l'Eglise.

Après avoir remonté le cours du Rhône, puis celui de la Saône et suivi les rives de la Marne, ils vinrent s'installer à Soissons et, quoique de famille noble, y exercèrent la modeste profession de cordonniers. Ils avaient leurs raisons en agissant ainsi. Comme S. Paul qui s'était fait tisserand pour n'être à charge à personne, ils voulaient en travaillant de leurs mains gagner honorablement leur vie et pouvoir faire l'aumône autour d'eux ; ils voulaient surtout se mettre en relations avec les gens du pays et pouvoir ainsi, sans prendre figure de missionnaires et d'apôtres, leur faire connaître la vraie religion.

Et ils y réussirent admirablement. Leur habileté dans l'art de confectionner ou de réparer les chaussures leur amena bien vite de nombreux clients. Comme ils étaient avenants et de conversation agréable, on aimait, en venant leur commander du travail ou en prendre livraison, à s'attarder en leur compagnie et à s'entretenir avec eux. Nos deux saints en profitaient pour parler de Jésus-Christ et de la religion qu'il avait apportée au monde. Ils faisaient voir en lui le Sauveur que tout l'univers attendait, le Fils de cette Vierge que les Druides eux-mêmes honoraient à Chartres comme devant miraculeusement enfanter le Rédempteur promis. En même temps qu'ils parlaient du vrai Dieu qui a créé le ciel et la terre, de son Fils qui nous a rachetés, des miracles qui ont accompagné sa naissance et sa mort et de tous ceux accomplis par lui pendant sa vie, de l'excellence de la religion qu'il a fondée, ils montraient la vanité des faux dieux.

Leurs clients les écoutaient avec autant de curiosité que de plaisir ; nullement intimidés par des ouvriers qu'ils voyaient partager leur vie simple et laborieuse, ils les questionnaient afin de mieux connaître cette religion qui se révélait si belle et si supérieure à leur culte grossier. D'autre part, voyant nos deux saints si aimables, si empressés à rendre service, si charitables envers les pauvres, si consciencieux dans leur travail bien fait, l'idée ne leur venait même pas que des hommes d'une conduite si parfaite pussent les tromper. Ils ajoutaient une foi entière à leurs récits, se prenaient à aimer une religion si belle en elle-même et qui produisait des disciples aussi vertueux. Et chaque jour, la grâce de Dieu aidant, le nombre devenait plus grand de ceux qui voulaient l'embrasser.

II. — *Comment nous pouvons l'imiter*

Quel est, m. f., celui d'entre nous qui ne peut et n'a tous les jours l'occasion d'exercer un apostolat semblable ?

Vous êtes commerçants. A tout moment, des clients se présentent en votre boutique ou votre magasin pour y faire des emplettes. Pendant que vous les servez, il arrive souvent que vous vous communiquez les nouvelles du jour et que vous échangez vos impressions. Faites-le toujours avec esprit de foi, de telle sorte que vos clients rapportent habituellement de chez vous, en même temps que la marchandise que vous leur livrez et qui doit être toujours de la qualité que vous faites payer, quelque pensée élevée, sinon surnaturelle.

Vous êtes artisans, cordonniers par exemple, comme S. Crépin et S. Crépinien, ou bien menuisiers, char-

rons, que sais-je ? Vous avez souvent affaire au public qui vient vous commander du travail ou s'informer s'il est terminé ; ou bien encore vous êtes cultivateurs, et des marchands viennent vous demander de leur vendre quelques-uns de vos produits agricoles ou quelqu'une de vos têtes de bétail. Il est bien rare qu'avant ou après le marché vous ne parliez pas ensemble de commerce, de politique ou même de religion. Quelle belle occasion, si vous avez une âme d'apôtre, d'instruire ceux avec qui vous conversez, de les éclairer s'ils sont dans l'erreur, de mettre fin aux préjugés dont ils sont les victimes !

Vous êtes ouvriers d'usine ou faites partie d'un chantier qui groupe de nombreux travailleurs. Que d'opinions vous entendez formuler autour de vous qui sont loin d'être, sans doute, conformes à la saine doctrine, surtout à notre époque où les questions sociales sont à l'ordre du jour et où l'on propose pour les résoudre des solutions si diverses ! Il ne s'agit pas, évidemment, d'intervenir dans toutes les discussions, surtout si vous n'en êtes pas priés et n'êtes pas qualifiés pour cela. Etudiez, cependant, les questions discutées, informez-vous de ce que l'Eglise enseigne à leur sujet, et si l'on vous demande votre avis, ne craignez pas de le donner conforme à cet enseignement. Exposez-le, dans des conversations amicales, aux camarades de bonne foi sur lesquels vous pouvez avoir quelque influence, et mettez-les ainsi en garde contre les meneurs ou les journaux révolutionnaires qui leur montent la tête en les trompant.

Ah ! si nous brûlions pour Dieu et notre prochain de l'amour dont brûlaient pour eux S. Crépin et S. Crépinien, que de bien nous ferions dans nos conversations en y prenant toujours la défense de la religion et de ses ministres, en soutenant leurs projets, en appuyant leurs initiatives pour le bien, surtout auprès de ceux qui les critiquent et les combattent par ignorance ! En agissant ainsi, nous serions véritablement des apôtres laïcs comme le demande le Souverain Pontife, et les collaborateurs de nos pasteurs.

III. — *Comment il fut couronné par le martyre*

Si l'on en croit l'histoire, S. Crépin et son frère exercèrent à Soissons pendant près de quarante ans leur apostolat. On devine tout le bien qu'ils firent durant ce long espace de temps. De nombreux païens se convertirent et finirent par former toute une communauté chrétienne. Ils étaient heureux de pratiquer notre sainte religion et personne ne songeait à les inquiéter, quand en 285 Dioclétien devint empereur et s'associa Maximien Hercule. Ce dernier était un ennemi acharné des chrétiens, et sans tarder il se mit à les persécuter.

Etant venu à Soissons, il apprit avec rage les progrès rapides qu'y avait faits le christianisme, et il n'eut pas de peine à découvrir qu'il fallait les attribuer aux deux frères. Alors il envoie ses soldats s'en saisir, et une fois devant lui il met tout en œuvre pour les ramener au culte des idoles. Sur leur refus, il les livre entre les mains de son cruel ministre Rictiovare, avec ordre de les mettre à la torture. Celui-ci s'acquitta joyeusement de la mission. Ayant fait suspendre nos deux martyrs, il les fit frapper à coups de bâtons, puis on leur enfonça des broches sous les ongles, on leur enleva la peau d'une partie du dos ; finalement, ils furent jetés dans l'Aisne, une meule de moulin au cou. Dieu les en ayant fait sortir indemnes, ils furent alors plongés dans une chaudière de poix, de graisse et d'huile bouillante. Insensibles aux souffrances, les deux saintes victimes n'avaient d'autre souci que de faire honneur à Dieu au milieu des supplices, ils lui en demandaient la grâce en répétant cette prière : « Secourez-nous, Seigneur, soyez-nous propice, dans la crainte que les infidèles ne demandent : « Où donc est leur Dieu ? »

Dieu les exauça en les faisant sortir sains et saufs de cette chaudière, comme il en avait fait sortir jadis l'apôtre S. Jean. Seul Rictiovare en éprouva l'ardeur : par la permission de Dieu, quelques gouttes du liquide en fusion lui sautèrent dans l'œil, ce qui lui causa de telles souffrances que de désespoir il se jeta dans la fournaise et y périt misérablement.

Maximien Hercule, désespérant de vaincre la fidélité de nos deux saints et insensible à tant de prodiges, ordonna de leur trancher la tête, le 25 octobre de l'an 285. Tandis que leurs âmes s'envolaient au ciel, leurs corps étaient jetés à la voirie ; mais, sur l'ordre du ciel, deux époux chrétiens les recueillirent dans leur maison, où les nombreux disciples que les deux frères avaient gagnés à Jésus-Christ vinrent les vénérer, jusqu'au jour où la liberté ayant été accordée à l'Eglise, on put élever pour les abriter un sanctuaire plus digne de ces saintes reliques.

Elles n'ont cessé d'être en grand honneur à Soissons, ainsi qu'en bien d'autres lieux. Le culte de nos saints martyrs n'a fait que grandir lui aussi, surtout parmi les membres de la profession qu'ils avaient exercée. Une association de Frères cordonniers s'était même fondée au XVII^e^ siècle sous leur patronage. Elle a disparu, mais le patronage de nos deux Saints reste assuré à tous ceux qui professent leur métier, de même qu'à tous ceux qui veulent, quelle que soit leur profession, continuer leur apostolat. Ainsi soit-il.

SERMONS POUR LA TOUSSAINT

I

NOS DEVOIRS ENVERS LES SAINTS

Mes frères,

C'est au commencement du VII^e^ siècle que le pape Boniface IV a institué les solennités de la Toussaint. L'Eglise catholique achevait alors, avant l'éclosion formidable de l'Islamisme, la conquête de l'Empire romain ; et le Souverain Pontife venait de recevoir de l'empereur Phocas le temple du Panthéon comme une dernière dépouille du paganisme vaincu. Il lui parut convenable d'associer à ce triomphe de l'Eglise universelle ceux qui, par leurs vertus éminentes et par leur sainteté, en avaient été les initiateurs, les héros et peut-être même les martyrs.

Sans doute, chacun d'eux avait déjà reçu sa part personnelle de vénération et d'hommage. Au cours de l'année liturgique, la reconnaissance des fidèles avait rendu à chacun d'eux un culte à la fois respectueux et fraternel. Mais peut-on jamais, m. f., honorer suffisamment les Saints ? Ne doit-on pas redouter surtout que nos distractions, nos négligences ou nos fautes n'aient laissé passer au cours de l'année, sans leur donner du moins le tribut de notre bonne volonté, un certain nombre de jours consacrés à leur mémoire ? La fête de la Toussaint apparaissait ainsi comme un hommage complémentaire destiné à suppléer à nos insuffisances, et comme une réparation destinée à corriger nos légèretés.

Ce que fut la fête de la Toussaint au commence-

ment du VIIe siècle, elle le demeure encore aujourd'hui. Encore aujourd'hui elle se célèbre, parce que la gloire des Saints est si grande que nous ne pouvons jamais nous rendre témoignage de les avoir suffisamment loués ; elle se célèbre parce que nos fautes sont si fréquentes que nous avons certainement laissé passer un trop grand nombre de fêtes, sans même songer à eux. Et c'est pourquoi nous entrerons parfaitement dans l'esprit de cette fête de la Toussaint et nous essaierons d'arriver à mieux en pénétrer le sens, si nous répondons à ces deux questions : 1o Qu'est-ce qu'un saint ? et 2o quels sont nos devoirs envers les saints ?

I. — *Qu'est-ce qu'un saint ?*

1. J'ai déjà répondu, m. f., au moins d'une façon implicite, à la première question : Qu'est-ce qu'un saint ? quand je les appelais tout à l'heure les initiateurs, les héros et peut-être même les martyrs de la foi catholique. Mais comme il est possible que cette formule vous paraisse un peu trop raccourcie et que vous ne la pénétriez point parfaitement, il convient de la développer.

Donc vous savez, au moins en gros, ce qu'est la religion. La religion, c'est le sentiment ou la vertu qui nous porte à rendre à Dieu les hommages qui lui sont dus en raison de sa souveraineté infinie et des dons innombrables que nous avons reçus de sa libéralité. La religion apparaît ainsi comme une application particulière de la vertu de justice ; elle représente l'essai de la créature pour se libérer de la dette contractée vis-à-vis de Dieu à cause de ses bienfaits.

Mais il est évident, m. f., que cette dette de justice que nous essayons de payer par la vertu de religion, il est évident que cette dette nous dépasse et qu'elle restera toujours impayée. Il est évident que, quoi que nous fassions, nous ne pourrons jamais rendre à Dieu l'équivalent de ce que nous en avons reçu, que nous demeurerons toujours ses débiteurs et lui notre éternel créancier.

Car enfin, les bienfaits de Dieu ne sont-ils pas infinis ? Pouvons-nous seulement, je ne dis pas les comprendre, mais seulement essayer de les énumérer ? Mais non, m. f. Il suffit de jeter un regard, même superficiel, sur le monde et sur soi-même pour se convaincre que notre dette, vis-à-vis de Dieu, est si formidable que nous n'arriverons jamais à l'acquitter. Je ne sais plus qui a dit cette phrase : « La terre est gorgée de ciel. » Oui, m. f., la terre est gorgée de ciel, puisque toute créature y est l'effet de la toute-puissance créatrice et ne s'y maintient que grâce à son action providentielle et paternelle. La terre est gorgée de ciel, puisque l'âme humaine surtout ne peut comprendre qu'aux reflets de cette intelligence infinie, puisqu'elle ne peut aimer que par une palpitation de ce cœur qui n'a jamais commencé de battre. La terre est gorgée de ciel, puisqu'au dessus de tous les dons de la nature, l'âme humaine reçoit encore, avec une plénitude à en être inondée, les dons surnaturels de la grâce et la libéralité paternelle de Dieu. Mais si la terre est gorgée de ciel, comment voulez-vous qu'elle puisse rendre à Dieu seulement l'ombre de ce qu'elle en a reçu ?

Et c'est pourquoi, abandonné à lui-même, le sentiment religieux ne pourrait que jeter l'âme humaine sur la route de toutes les angoisses, que lui donner la peur, une peur formidable et cependant raisonnée, de n'avoir jamais assez fait pour Dieu ; c'est pourquoi, abandonné à lui-même, le sentiment religieux, je ne crains pas de le dire, ne peut que nous affoler.

Et de fait, historiquement parlant, c'est à cet affolement, c'est à cette angoisse, que sont fatalement arrivées toutes les religions fausses qui conservaient encore un peu de sincérité. Quelles que fussent leurs excentricités et leur folie, elles continuaient à penser qu'elles n'avaient pas encore suffisamment payé leur dette, et leur dernier cri d'adoration se terminait dans un tremblement.

2. Mais c'est de quoi aussi le Souverain Juge a garanti la sainte et unique religion catholique. Dieu lui a dit, à cette religion catholique, il lui a dit en détail quelles étaient les exigences de sa justice, par la voix de son Fils incarné Jésus-Christ, ou par l'entremise de la sainte Eglise fondée par lui. A chacun des fidèles, Dieu a spécifié quels actes il requérait dans sa justice et de quelle satisfaction religieuse il se déclarait contenté.

Alors, m. f., dans la religion catholique, l'âme humaine a commencé à respirer; elle a pu, en toute sécurité de conscience, une fois ses devoirs religieux remplis et les préceptes divins observés, jouir des choses de ce monde et goûter pleinement leur beauté, sans remords comme sans scrupule, certaine que Dieu lui permettait d'en user et que son précepte n'allait pas plus loin que de lui interdire d'en abuser.

C'est pourquoi l'on a pu voir, dans notre religion catholique, cette merveille d'une âme sincèrement et parfaitement religieuse, accomplissant jusqu'au dernier iota toute la volonté de Dieu, et cependant continuant à associer aux préoccupations éternelles du ciel et de son salut le souci raisonnable et l'amour modéré des intérêts et des beautés de ce monde.

Admirez, m. f., cette sagesse de Dieu et répondez par elle à tous ceux qui nous accusent de déserter ce monde ou d'en maudire les biens et les joies ; à tous ceux qui nous accusent d'être un culte d'exaltés et de ne pouvoir faire des chrétiens que sur les ruines de l'homme, du citoyen, du père de famille !

3. Mais cette justice dont Dieu se contente, parce qu'elle observe jusqu'au dernier iota tous ses préceptes, cette religion qui se calque étroitement sur tous les commandements de Dieu et de l'Eglise, mais qui ne va pas au delà, — cette justice et cette religion, m. f., après en avoir fait l'éloge que tout à l'heure je tentais, je vous demande de me répondre maintenant et de me dire ce que vous en pensez. Dites-moi si, pour les cœurs qui sont vraiment grands, il n'y a pas, par delà cette religion, des perspectives encore à ouvrir et des horizons à montrer ? Dites-moi si la religion catholique ne manquerait pas d'une certaine fleur et d'un dernier parfum si, au delà de ces serviteurs fidèles, mais étroits, elle n'enfantait pas des âmes plus pénétrées des droits souverains de Dieu et assez généreuses pour lui sacrifier même ce qui, en soi, demeure légitime, bon et permis ?

Oh oui ! vous m'avez déjà répondu ; oui, il convient que Dieu, assez paternel pour avoir limité ses exigences, soit cependant servi, par certains de ses fils, au delà de ses exigences et avec une plus grande générosité ; il convient que Dieu qui nous a tout donné, n'exigeant pas, pour la masse des fidèles, l'holocauste de tous ses dons, le reçoive pourtant d'un certain nombre d'entre eux comme un suprême hommage et comme la preuve la plus exquise de la reconnaissance et de l'amour. Il importe, en d'autres termes, que si la religion catholique a ses fidèles sa-

tisfaits par les préceptes, elle ait aussi ses héros qui montent jusqu'au don total.

M. f., ces héros du christianisme qui se donnent même là où les préceptes permettaient de se réserver, ce sont les saints que nous vénérons aujourd'hui.

Les Saints, je ne peux pas vous les nommer tous, je ne puis les saluer que par l'acclamation qui leur est adressée par la liturgie : « *Vidi turbam magnam, quam dinumerare nemo poterat*... J'en ai vu une grande foule, une foule si considérable que personne ne pouvait les compter. » Je ne peux pas vous les nommer, mais je puis, d'une façon générale, vous indiquer leurs vertus et, pour ainsi dire, vous peindre leurs âmes.

Les Saints, c'étaient des âmes religieuses jusqu'à l'héroïsme. Elles ont tout donné à Dieu : les préceptes d'abord, bien entendu, puisque c'est l'obligation générale ; et puis, au-dessus des préceptes, par un holocauste que leur amour seul inspirait, mais qui n'était pas commandé, tous les biens de ce monde, même légitimes, même permis. Et c'est pourquoi on a vu les Saints réaliser les béatitudes que chantait l'Evangile de ce matin. On les a vus s'avancer le cœur pur, dépouillé de tout ce qui peut, en ce monde, constituer notre trésor, notre joie ou notre fortune : on les a vus purs de richesses, purs d'affections humaines, purs d'ambitions, purs d'orgueil, purs d'eux-mêmes : *Beati mundo corde*, et bienheureux dans leur dépouillement.

Ce n'est pas assez, m. f.; la pureté du cœur, c'est de la sainteté négative. Il faut maintenant de la sainteté positive et sur ces dépouilles jeter le manteau de Dieu. On a donc vu les Saints s'avancer, non plus seulement purs comme tout à l'heure, mais surnaturalisés et divins : l'intelligence toute conquise par la foi et n'appréciant plus que ses clartés ; la volonté toute remplie par les divines espérances et n'appréciant plus que les promesses divines; le cœur tout rempli de l'immortelle charité et n'aimant que Dieu. On les a vus s'avancer, non plus seulement dépouillés du monde et d'eux-mêmes, mais comme revêtus de Dieu.

Oui, m. f., le monde a vu l'innombrable théorie des Saints s'avançant, à travers les siècles de la religion catholique, par delà les préceptes et au-dessus des fidèles ; essayant, dans un sublime effort, de payer à Dieu toute sa dette, par la pureté, par la foi et par l'amour. Aujourd'hui avec moi vous pouvez les saluer et je n'ai plus qu'à vous dire maintenant quels devoirs nous avons à leur endroit.

II. — *Ce que nous devons aux Saints*

1. M. f., notre premier devoir envers les Saints, c'est d'abord de *les admirer*. Je les appelais tout à l'heure les héros du christianisme, la fleur même des sentiments religieux, puisqu'ils n'ont vécu que pour Dieu ! Alors, si ce sont des héros, en face d'eux le devoir qui s'impose et qui devrait être instinctif, c'est celui que j'ai dit, l'admiration. Je me rappelle, il y a quelques années, avoir salué un héros et n'avoir point été seul dans mon admiration ; je me rappelle, en face d'un héros français, avoir été à l'unisson d'une foule innombrable qui n'avait point assez de mains pour l'applaudir, ni assez de voix pour répéter son nom.

Les héros de la sainteté, il conviendrait donc d'avoir au moins pour eux la justice que nous avons pour ceux de cette terre et, par conséquent, de les admirer.

Or, je pose maintenant une question : Est-ce bien notre attitude vis-à-vis des Saints ? Au lieu de l'admiration, n'est-ce pas bien souvent la critique ? En présence de cette vie extraordinaire des Saints, au lieu de tressaillir et d'approuver, au lieu de saluer bien bas, nous nous surprenons fréquemment à faire des réserves et à dire que nous ne les admirons pas beaucoup.

C'est que nous jugeons les Saints à notre mesure et qu'ils nous paraissent des géants, disproportionnés et, pour tout dire, presque monstrueux. Oui ; mais entendez-le bien : s'ils nous apparaissent ainsi, c'est parce qu'en face d'eux nous sommes trop petits. Au lieu de critiquer, avouons plutôt notre faiblesse, et si, devant leur vie, nous nous sentons comme tout effarés d'étonnement, que notre étonnement ressemble à celui d'un enfant qui entre soudain dans une cathédrale ou d'un homme qui vient s'asseoir devant l'immensité de l'Océan.

2. Notre premier devoir vis-à-vis des Saints, c'est de les admirer dans leur grandeur suréminente. Le second, m. f., c'est de *les imiter*.

Mais ici, je crois entendre votre objection intérieure : « Imiter les Saints ? Comment pouvez-vous nous le demander précisément après tout ce que vous avez dit ? Les Saints n'ont-ils pas dépassé les exigences mêmes de la justice de Dieu ? Ne sont-ils pas, dans leur amour et dans les grâces qu'ils ont reçues, disproportionnés avec nous ? Vous le prêchiez tout à l'heure. Pourquoi nous dire maintenant de les imiter ? »

M. f., entendons-nous bien. Je ne vous prêche pas d'égaler les Saints, je vous prêche seulement de les imiter.

Je ne vous prêche pas d'égaler les Saints, parce que je sais que c'est impossible ; parce que vous n'avez pas reçu et ne recevrez point probablement les grâces si abondantes qui les ont distingués ; parce que les Saints sont le chef-d'œuvre de Dieu et que nul, nul, entendez-vous bien, à moins qu'il n'y soit directement et spécialement poussé, nul n'est tenu d'avoir du génie.

Mais je vous prêche, m. f., d'imiter les Saints, c'est-à-dire de vous mettre à leur école et d'essayer d'en reproduire en vous au moins de pâles et imparfaites copies. Vous ne les égalerez jamais, c'est entendu ; mais vous pouvez au moins vous mettre à genoux et, devant le pauvre d'Assise, essayer de faire une pâle copie de son détachement ; devant l'apostolique Dominique, essayer de faire une pâle copie de son esprit d'apostolat et de son zèle ; devant l'obéissant S. Ignace, une pâle copie de sa soumission à la volonté de Dieu ; devant S. Vincent de Paul, le saint de la charité fraternelle, une pâle copie de sa bienfaisance et de son dévouement. L'Eglise, m. f., ne vous en demande pas davantage ; mais, de grâce, à notre époque surtout, elle vous le demande instamment, afin que vous soyez dans le monde, par votre vie exemplaire, les apôtres laïcs de la religion catholique.

3. Enfin, m. f., voici notre dernier devoir envers les Saints. Après les avoir admirés, après avoir essayé de les imiter à la mesure de notre grâce et de notre vocation personnelle, il faut *les prier*.

Nous avons l'habitude de mettre une œuvre, une entreprise, sous le patronage d'un grand nom. Ce grand nom pourtant, qu'est-ce donc qu'il peut faire pour l'œuvre ? L'abriter de sa responsabilité, lui attirer peut-être un certain nombre de dévouements à cause de la vénération qu'il a conservée dans la mémoire des hommes, et c'est tout.

Les Saints, m. f., sont plus puissants quand il s'agit de nous. Les Saints dont nous portons les noms ou dont nous invoquons l'intercession, sont, dans leur mesure eux aussi, et à l'imitation de la Vierge Marie, la Reine de tous les Saints, tout-puissants dans leurs prières pour nous. Eh bien ! m. f., que ce soit donc la conclusion de notre fête de la Toussaint.

Fidèles de la religion catholique, qui avons du mal à rester simplement fidèles, je ne vous dis pas de monter au delà des exigences de la justice de Dieu et de vous établir de plain pied sur le niveau des Saints ; je vous dis seulement : fidèles de la religion catholique, qui avons du mal à demeurer fidèles et à obéir chaque jour strictement aux simples préceptes, les temps vont venir peut-être où cette difficulté s'augmentera. Plus que jamais, nous avons besoin de l'intercession des Saints, nos ancêtres et nos modèles. Supplions-les ce soir de prier pour nous, de nous obtenir toutes les grâces de persévérance et de progrès voulus par la divine Providence et par la nécessité des temps.

Et puisque, m. f., au soir du 1er Novembre la nuit tombe si vite déjà, puisque les ombres du Jour des morts sont déjà commencées, supplions les Saints, nos ancêtres et nos modèles, non pas seulement pour nous, mais encore pour tous ceux que nous avons perdus. Recommandons-leur les défunts que demain nous pleurerons avec notre tendresse humaine, mais sur lesquels il faut faire descendre un peu de charité chrétienne. Supplions les Saints d'obtenir de Dieu, pour ceux qui vivent, les grâces de vaillance et de force pour ne point se soustraire à la lutte. Supplions les Saints d'obtenir de Dieu, pour ceux qui sont morts, les grâces de libération et de lumière qui leur assureront dans le Paradis l'éternel et bienheureux repos. Ainsi soit-il.

II

LEÇONS DE L'ÉPÎTRE ET DE L'ÉVANGILE

Mes frères,

La fête de la Toussaint offre pour nous quelque chose d'encourageant, de consolant et qui donne confiance à notre faiblesse. Au fur et à mesure que se déroule son calendrier, l'Eglise célèbre à leur jour chacun de ces grands saints dont le nom nous est familier : S. Joseph, S. Pierre, S. Paul, etc., dont la vie admirable nous est connue, dont les miracles nous révèlent la puissance. A cause de cette renommée qui les enveloppe, nous nous représentons ces glorieux saints à des hauteurs inaccessibles.

Aujourd'hui l'Eglise ouvre le ciel devant nos yeux. Elle semble nous dire : « Ne vous imaginez pas qu'il n'y ait que ceux-là dans la patrie de la récompense. S. Jean eut la vision du paradis, et son œil entrevit des milliers et des milliers d'élus. » Ainsi parle l'Eglise dans l'épître de la messe de ce jour : *Vidi turbam magnam*...

Mais à l'encouragement elle ajoute la leçon. Elle nous répète dans l'Evangile la nouvelle Loi promulguée par le Christ sur la montagne des Béatitudes et qu'il faut observer pour conquérir la gloire du ciel, où nous contemplons nos aînés.

Dans l'esprit de la liturgie de cette solennité, encourageons-nous donc à la vision de ces multitudes qui peuplent le paradis ; mais aussi instruisons-nous au rappel des conditions qui y donnent entrée.

I. — *L'Epître*

A la suite de S. Jean, je contemple le ciel.

Voici la foule immense des saints de l'ancienne Loi : les Patriarches, les Prophètes, les Justes d'Israël, tous ces hommes de désirs qui attendaient la venue du Messie. Ils ont vécu de la foi au Rédempteur à venir. Ils n'eurent pas comme nous, pour les guider et les soutenir, les enseignements si doux et les exemples fortifiants de Jésus notre Sauveur. Leur foi a reçu sa récompense.

Voici le groupe des apôtres avec Pierre leur chef. Les premiers, ils eurent le courage de croire à un Dieu fait homme, devenu, par sa condition de fils de charpentier, le plus humble de la société des hommes, et puis, à cause de sa mission, crucifié par ses compatriotes. Ils eurent le courage de croire à cette aventure, d'y consacrer leur vie, de lui donner leur sang.

Et autour d'eux se groupent tous leurs successeurs dans l'évangélisation du monde : tous les missionnaires qui depuis près de deux mille ans, à leur exemple, ont laissé leur barque de pêcheur, comme André et Pierre, leur bureau de fonctionnaire, comme S. Mathieu, leur situation de médecin, comme S. Luc, leur famille et leur patrie, comme tous les Douze, afin de répondre au mandat du Messie : « Allez, enseignez toutes les nations. »

Voici le nombre infini des martyrs : les enfants et les vieillards, les jeunes filles et les femmes, les civils et les soldats, qui ont sacrifié leur jeunesse, leur fortune, leur situation, tous, leur vie pour affirmer leur foi à Jésus, Sauveur et Roi du monde.

Voici la tribu de Lévi, la légion ininterrompue des prêtres de la nouvelle Loi : âmes grandes, généreuses, zélées, qui ont renoncé aux plus douces et aux plus saintes affections d'ici-bas, pour donner leur cœur à tous, à toutes les âmes sans distinction ; car il n'y a que les cœurs libres et purs pour embrasser et pour étreindre avec l'effusion de la charité du Christ l'humanité tout entière.

Voici l'assemblée des Vierges, autour de leur Reine, la Vierge Marie. Elles avaient donné leur cœur à l'Epoux céleste. Elles marchent à la suite de l'Agneau, les vierges dont l'unique préoccupation fut sur la terre d'adorer, de louer, d'expier dans le silence de leur cloître pour ceux qui ne prient pas ; les vierges qui, comme Marthe, ajoutèrent au service du Christ le service de ses membres : de ses membres souffrants dans le soin aux malades ou le dévouement aux pauvres ; de ses membres plus chers, les enfants, pareils aux anges, pour les guider dans les voies du Seigneur et protéger leur avenir. Elles portent sur leurs têtes une couronne de roses et dans leurs mains le lis de leur virginité, de leurs vingt ans offerts à Dieu dans l'innocence et la fraîcheur de leur jeunesse.

Voici la foule innombrable des bons chrétiens et des bonnes chrétiennes, de tout rang et de toute condition, de tout pays et de toute langue, de tout âge et de toute époque, qui ont sanctifié leur âme dans l'accomplissement de l'humble devoir quotidien de leur état : pères et mères selon le cœur de Dieu, qui n'ont pas redouté les lourdes charges de leur vocation, qui ont multiplié le nombre des hommes et peuplé d'élus le ciel des saints, qui ont donné leurs veilles, versé leurs larmes, usé leur vie afin d'élever leurs enfants dans le respect de la loi divine.

Et comme S. Jean, je l'aperçois qui s'accroît à

l'infini, ce nombre des saints. Je ne puis les compter. Mais je revois des visages que j'ai connus : ce prêtre pieux à l'autel, si assidu à son ministère, si oublieux de soi pour n'être qu'aux âmes ; — cette religieuse qui n'était que sourire, amabilité, douceur près des malades ou des infirmes, comme si elle était née sainte, et qui avait puisé dans le renoncement à elle-même ce secret de gagner les cœurs ; — ce vieillard qui acceptait dans la résignation et la soumission à la volonté de Dieu les épreuves de ses vieux jours pour réparer le passé et se préparer à la mort... Et vous, m. f., vous en reconnaissez d'autres encore...

II. — *L'Evangile*

Mais tandis que je m'attarde au bonheur de contempler cette vision de paix, de gloire et d'espérance, voici que le prêtre chante à l'autel un évangile que j'ai souvent entendu : *Beati pauperes..., beati mites..., beati qui lugent...*

Ecoutons, m. f., et méditons cet enseignement, car il nous montre le chemin qui conduit à la gloire des saints dont S. Jean vient de nous faire voir le défilé ininterrompu.

Bienheureux les pauvres ! Non pas nécessairement les pauvres de fait, mais les pauvres de cœur : ceux qui acceptent leur pauvreté inévitable, à l'exemple du Christ sans abri pour sa naissance et sans vêtements sur sa croix ; ceux qui ayant la richesse n'y attachent pas leur cœur, n'y cherchent pas un moyen de satisfaire la passion de jouir, mais la reçoivent comme un dépôt de Dieu pour secourir leurs frères pauvres.

Bienheureux les doux ! A force de résignation, d'abnégation, de renoncement à eux-mêmes et par la grâce de Dieu, ils se sont fait un cœur semblable à celui de leur Maître : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ; » et ils sont dans le monde l'idéal de la charité qu'Il est venu instaurer sur la terre.

Bienheureux ceux qui pleurent sur leurs péchés, sur leurs misères, sur leurs faiblesses, contrits et repentants d'avoir offensé un Dieu si bon. Il y a plus de joie au ciel pour une brebis égarée qui revient au bercail que pour quelques justes qui persévèrent. — Et bienheureux ceux qui pleurent avec résignation, car leur tour viendra d'être dans la joie.

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, de la sainteté, de leur sanctification, qui la demandent dans la prière et qui y travaillent par leurs sacrifices. Dieu comblera ces hommes de désirs.

Bienheureux les miséricordieux ! Nous serons servis à la même mesure dont nous aurons fait usage pour nos frères. La miséricorde des hommes envers les hommes a pour retour la miséricorde de Dieu au jour du jugement.

Bienheureux les cœurs purs ! Ceux-là gardent la limpidité de leur regard qui ne s'asservissent pas aux passions des sens. Ils sont tout préparés pour recevoir la lumière de gloire qui leur permettra de voir Dieu face à face.

Bienheureux les pacifiques, ceux qui ne sèment pas la discorde, mais qui font régner l'amour. Ils sont les enfants de Dieu qui est tout charité. Le ciel leur appartient où n'existera plus que le royal amour.

Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice de la part du monde et du démon. Tous ceux qui veulent servir le Christ doivent passer par ce creuset, comme nous en avertit l'Apôtre, puisque Notre-Seigneur est un signe de contradiction. Mais Dieu ne récompensera que ceux qui auront légitimement combattu.

Toutes ces vertus d'humilité, de douceur, de résignation, de pureté, de paix, de sacrifice, que le monde mésestime, dont il rit et qu'il méprise, Dieu les béatifie. Ceux qui ne vivent que pour la terre n'y voient que folie, puisqu'elles semblent à première vue assombrir l'existence d'ici-bas où l'on cherche son paradis. Mais parce que nous sommes nés pour un monde meilleur, le vrai bonheur est de s'engager dans les voies qui y mènent, si ardues qu'elles paraissent, au lieu de se fourvoyer dans les impasses aux abords trop séduisants.

* *

M. f., que cette douce fête de la Toussaint nous rende plus présente la pensée de nos aînés du ciel et plus pressante la vocation à la sainteté qui est la nôtre à tous.

Les saints nous sont trop étrangers ; ils devraient nous être familiers comme des frères.

Il en était ainsi autrefois. « Nos pères vivaient avec les saints. Ils les entendaient. Ils les voyaient partout. Les saints étaient de la famille : ils étaient les vrais ancêtres, toujours vivants et se continuant dans leurs enfants. Les noms de tous, c'étaient leurs noms à eux, et longtemps il n'y en eut pas d'autres.

La terre était leur bien ; les villes, les hameaux, les rues, les maisons leur appartenaient.

Les saints s'étaient partagé l'année ; des Rois à la Saint-Jean, de la Saint-Jean à la Saint-Martin et à la Saint-Sylvestre, chacun avait son jour, et ainsi, au lieu de n'avoir qu'un numéro d'appel dans le régiment du mois, le jour, lui aussi, comme le chrétien, comme la ville, portait le nom du saint, et rien qu'à prononcer ce nom de baptême du jour, on entendait carillonner les cloches et chanter les alleluias.

A l'atelier, dans les champs, les saints travaillaient à côté de l'ouvrier et du paysan. S. Crépin frappait le cuir avec le savetier ; S. Vincent, en avant du vigneron, taillait les ceps et tendait, au ras du sol, les arcs prometteurs des provins...

Dans la maison, les saints sont chez eux ; leurs images relient le foyer avec le passé et avec l'éternel au-delà. Elles lui donnent la solidité et la pérennité, une pérennité que même la destruction matérielle, la destruction de la maison n'atteint pas [1]... »

La solennité de la Toussaint est bien propre à faire revivre cet esprit dans les générations présentes, à nous replonger dans notre atmosphère de prédestinés, à nous donner des goûts du ciel.

Et pour nous aider à réaliser ces aspirations, elle nous apporte, avec le programme de vie qui les conditionne, l'exemple à notre portée d'hommes de tout âge et de toute condition en qui nous reconnaissons, à la lettre, nos semblables. Et alors invinciblement se pose à notre esprit la question célèbre de S. Augustin : « Ne pourras-tu pas ce qu'ont pu ceux-ci et ceux-là ? » A nous d'y répondre par l'affirmative. Ainsi soit-il.

[1] Charles Baussan, *Images populaires des saints*, cité par la *Croix* du 9 septembre 1928.

POUS PRÊCHER SUR L'HISTOIRE SAINTE

X

L'EXODE

La suite naturelle de la Genèse est contenue dans l'*Exode*, ainsi appelé parce qu'il a comme sujet principal la sortie des Hébreux d'Egypte, où leur situation était devenue intenable.

Certes, le patriarche Joseph avait rendu le plus éminent service à sa famille en l'appelant auprès de lui et en lui faisant attribuer une très riche dotation. Mais il arrive généralement qu'à la longue les organisations les meilleures finissent par présenter des inconvénients majeurs, et ceci nous est démontré une fois de plus par le livre dont nous avons à nous occuper aujourd'hui.

I

Dans les premiers temps les enfants de Jacob ne constituaient qu'un groupe relativement nombreux, sans doute, mais tout à fait minime par rapport au peuple égyptien. Les choses ne tardèrent pas à se modifier grâce à l'ingéniosité des Israélites, à la fécondité de leur race, et surtout à la protection divine qui leur avait été promise, mais ne devait parvenir à son plein épanouissement qu'après les épreuves inévitables dans ce monde.

Au bout de quelques générations, les Juifs avaient si bien accru leur influence, leur fortune et la foule de leurs descendants, qu'ils apparurent aux indigènes du sol, non plus comme des hôtes, ni même comme d'utiles auxiliaires, mais comme un peuple nouveau menaçant les prérogatives héréditaires des Egyptiens. Une farouche haine de races prit naissance.

Les Pharaons possédaient théoriquement un pouvoir assez absolu pour étouffer cette rivalité. Mais ils sympathisaient avec ceux de leurs sujets qui étaient aussi leurs compatriotes, et ne gardaient plus qu'un très vague souvenir des services que Joseph avait rendus à l'un de leurs ancêtres. Ils laissèrent donc le courant anti-juif s'établir, et même le favorisèrent par leurs édits.

Israël se vit, peu à peu, réduit en esclavage. Les corvées les plus dures, notamment la fabrication des briques, lui furent réservées, et l'oppression devait aller jusqu'à ce point qu'un Pharaon prescrivit aux sages-femmes de noyer tous les garçons nouveau-nés d'Israël. Disons à leur honneur que cet ordre barbare ne fut pas toujours exécuté par elles, et que la Providence les en bénit.

Mais si les événements avaient suivi leur cours naturel, le peuple que Dieu s'était choisi aurait fini bientôt par disparaître, sous la misère et les pires traitements. C'est ce que Jehovah ne voulait point. Aussi sa toute-puissance suscita un libérateur, et ce libérateur est précisément celui qui nous a laissé la relation des faits historiques auxquels il a pris une part prépondérante.

Si, dans la Genèse, Moïse a raconté des événements antérieurs à lui, et qu'il connaissait d'ailleurs aussi bien par l'inspiration divine que par les documents à sa portée, dans l'Exode, au contraire, il retrace sa propre existence en même temps que la vie de son peuple.

Il nous dit d'abord comment, condamné à sa naissance à être jeté dans le Nil, il fut extraordinairement sauvé par la fille même du roi, qui le fit élever à la cour. Plus tard, il dut fuir de cet asile privilégié parce qu'une colère sainte l'avait entraîné à tuer un égyptien qui maltraitait un de ses compatriotes. Il se retira au pays de Madian, où il se maria et remplit les simples fonctions de berger. Mais c'était là que l'attendait le Seigneur.

Tandis qu'il faisait paître ses moutons, il parvint jusqu'au mont Horeb dans le massif du Sinaï. Il vit un buisson qui brûlait sans se consumer. S'étant approché, il entendit Jehovah qui parlait : il lui déclara qu'il était le Dieu de ses pères et lui intima l'ordre de retourner en Egypte pour diriger le départ d'Israël vers la Terre qui lui était promise.

II

Malgré la crainte qui emplissait son âme, Moïse obéit, après avoir obtenu du Seigneur la promesse qu'il trouverait en son frère Aaron l'aide qu'il estimait nécessaire. Rien ne semblait, à première vue, plus impossible que d'obtenir du souverain l'autorisation de rassembler tous ses frères de race, dans le but d'aller s'établir loin d'un pays où leur travail d'esclaves avait une si considérable importance.

Mais Moïse avait reçu la délégation d'une puissance supra-naturelle. Aux premiers refus du Pharaon, il répondit par d'effrayants miracles. Ce fut en vain que les sorciers de l'entourage royal essayèrent de le combattre. Son autorité supérieure réduisait à néant les prestiges qu'ils devaient sans doute à une intervention du démon.

Et le patriarche, implacablement, continua à accabler le pays oppresseur de ces fléaux, divers mais très redoutables, qui restent encore célèbres sous le nom des dix plaies d'Egypte. Parfois le prince hésitait, ébranlé par le malheur de ses sujets et la crainte obscure d'un pouvoir qu'il devinait céleste. Mais il se ressaisissait bientôt, et alors recommençait l'extraordinaire bataille.

Pour en finir, Dieu frappa un grand coup. Il décida que, par représailles du sort qui avait menacé les nouveau-nés des Hébreux, tous les premiers-nés des familles égyptiennes mourraient au cours de la même nuit. En même temps, pour sceller à nouveau l'alliance jadis contractée avec Abraham, il ordonna au peuple élu d'accomplir, pour la première fois, le rite magnifique de la Pâque qui, tout en rappelant le passé, présageait aussi la Rédemption et la future Eucharistie.

Sur l'ordre de Moïse, chaque famille juive immola un agneau sans tache et mangea sa chair en un banquet sacré, tandis que son sang servait à marquer les portes que l'ange de la mort ne devait pas franchir.

Au lendemain matin, un deuil sans nom s'était abattu sur l'Egypte entière, où partout des mères pleuraient sur de petits cadavres. Et le souverain, enfin dompté par la toute-puissance de Dieu, donnait aux Hébreux l'ordre de partir sans retard.

Ils se mirent en route, sous le commandement de leur patriarche, emportant avec eux les richesses qu'ils accumulaient depuis longtemps. Leur immense caravane, — qu'on peut sans doute évaluer à 40.000 hommes d'armes, sans compter les femmes et les enfants, — s'avançait lentement vers l'Est, par de brèves étapes que raccourcissait l'encombrement des infirmes, des enfants, des malades, et cet amas de bagages que traîne avec elle une troupe en marche.

Ils étaient encore loin de l'Orient promis, lorsque le Pharaon, sur les conseils sans doute de son entourage, se repentit de la décision qu'il avait prise sous l'empire de la terreur. Une armée fut levée sans